

L'heure de tombée

Nicolas Lévesque

Numéro 160, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96040ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2021). L'heure de tombée. *Les écrits*, (160), 170–177.

L'HEURE DE TOMBÉE

C'est le mot symptôme qui m'a mis sur la piste du mot grec *ptoma*, qui veut dire «tomber». *Sym* signifiant «avec», symptôme désigne ce qui survient ensemble, ce qui coïncide. Définition médicale: la fièvre, la toux, les difficultés respiratoires, la perte soudaine de l'odorat sont des symptômes de la COVID-19, ils surviennent avec elle. Définition romantique: arriver ensemble, tomber ensemble.

Ptoma est employé à quelques reprises dans la Bible, au sens d'un corps tombé. Un cadavre. Une ruine.

L'univers de la mode utilise plutôt la chute dans un sens positif, valorisé, en parlant d'une robe qui tombe bien, par exemple. Comme si le mouvement vers le sol, la poussière et l'abîme pouvait se faire avec élégance, grâce et légèreté. La danse a également inventé un art de tomber, une esthétique de la chute. De même, au théâtre, on dit que le rideau tombe. Le mouvement vers la mort est le mouvement même de la création, de la fondation d'un espace de jeu, de fiction, au beau milieu de la vie.

J'ai toujours senti que la danse était l'art le plus refoulé de la culture occidentale au pouvoir, blanche et rationnelle – culture de la tête, culture de tout ce qui s'élève vers le haut, le ciel divin, la richesse de la haute tour du château qui domine la vallée des paysans comme un aigle sa proie. Le ballet me semble la tentative, aussi admirable que pathétique, d'occidentaliser au maximum la danse. Or, je préfère de loin les danses qui ne sont pas un déni de la mort, du sol et des dites basses pulsions. Le corps saute et chute, il rampe, il se roule par terre. Le corps tombe, laissant la gravité le traverser, l'emporter. La mort n'est plus le tabou à cacher, la honte à combattre. Il est intégré dans le mouvement même de la vie, qui est *soma* et *ptoma*, corps vivant, corps mort.

J'aime répéter à qui veut bien l'entendre – oui, je sais, personne – que j'attends encore le féminisme. Car on ne prend pas encore la mesure de la profondeur des racines masculines de la culture occidentale. Le phallocentrisme ressemble aux pissenlits: on n'en vient pas à bout en lui coupant les fleurs jaunes, il faut retirer du sol sa très longue racine. On voit déjà chez Platon, par exemple, le projet occidental d'une élévation-éducation-érection vers le soleil-œil-dieu-papa-raison. Si le christianisme nous fera plus tard tomber à genoux, peuple à genoux – oui, je sais, attends ta délivrance –, ce ne sera pas

pour nous rapprocher du sol, mais pour valoriser encore davantage ce qui est plus haut, sur l'autel, sur la croix, dans les cieux. La déconstruction des tours et des statues de la pensée occidentale, leur ruine, leur psychanalyse ne pouvait s'incarner avec autant de densité que chez un philosophe français né à El Biar, en Algérie : Jacques Derrida. Il a connu de manière intime, dans sa chair, la violence de la culture de l'homme blanc en érection vers le soleil des idées. Son métissage culturel lui a donné d'une part une connaissance profonde de l'édifice philosophique européen, des racines antiques de ce gratte-ciel rationnel, et d'autre part une méfiance essentielle, voire une rancœur postcoloniale, arabe, habitée par un rapport juif à l'exil et par un rapport moyen-oriental, musulman, à l'invisible, au sol, aux tapis, aux céramiques. Aucun monothéisme ne sort indemne de la déconstruction, ils révèlent tous les trois leurs racines problématiques, les refoulements et exclusions propres à leur système, la violence de leur hiérarchie exercée sur les femmes, les enfants, les animaux, les hérétiques, les étrangers. Il fallait que tout cela tombe, *ptoma*. L'on peut même penser qu'il faudrait continuer à le faire tomber, ce monde, pour en commencer un autre, pour fonder un tout autre rapport au sacré, à ce qui nous excède, à ce qui doit échapper à notre contrôle. Le capitalisme n'est-il pas en quelque sorte une excroissance de la morale protestante ? La société du spectacle et des écrans, une continuation de la mise en scène catholique ? Les fondements de la société n'ont jamais cessé d'être religieux. C'est ce que la déconstruction dévoile, traumatisant par le fait même les penseurs-soldats de la tradition rationnelle qui domine nos universités.

La langue française emploie des expressions comme « la sentence est tombée », « la nouvelle est tombée » ou encore « tomber sur son psy à l'épicerie » ou « vous tombez bien mal ». *Ptoma*, c'est ce qui arrive, c'est notamment tomber au sens temporel du terme. L'événement, ce qui survient, ne peut se faire que dans la surprise, la soudaineté – d'où l'expression « les bras m'en tombent » – en brisant le moule du temps commun, en coupant le fil du temps linéaire, ordinaire. Il arrive quelque chose, il se passe quelque chose, et cela ne peut se produire qu'en échappant au passé-présent-futur, et même aux nouvelageuses tentatives de vivre dans le moment présent. L'heure de tombée est *deadline*, l'irruption de la mort, du tragique, dans le théâtre prévisible de nos vies préparées à tout, sauf à la percée de l'imprévisible dans la réalité humaine préfabriquée. L'événement, comme le coup de foudre amoureux ou la mort, provoque, par son trop de réel, l'impression que tout le décor habituel

de notre vie n'est plus réel. «Je me sens comme dans un film», disent ceux qui sont tombés en bas de leur chaise.

Il s'est levé ce matin avec une boule dans le ventre. Douleuruse. Et incompréhensible, puisqu'à ses yeux, tout va bien. Je lui dis que je le trouvais tout de même fébrile, depuis un certain temps. Et que si les éléments de sa vie sont effectivement stimulants et en place, le tempo, lui, me semblait suivre un rythme effréné, conduisant inévitablement à un surmenage physique et psychologique qui peut, un matin donné, s'exprimer par une boule dans le ventre. Il me parle d'Icare, qui monte vers le soleil avec ses ailes de cire, mais qui chutera, inévitablement, brutalement, vers le sol. Il vit ainsi depuis toujours. Il remarque qu'il tente inconsciemment d'introduire une autre temporalité dans sa vie depuis les dernières semaines: il fuit de plus en plus sa copine aussi fébrile que lui pour passer du temps dans l'appartement vide d'un ami dont il nourrit les chats, il fait des tours de vélo de plus en plus longs, seul. Il cherche à aplatir la courbe de ses émotions, à éviter les pics, à rejoindre une stabilité, un certain calme, un temps plus long. Le plat pays. Et il comprend pourquoi il s'occupe avec autant de plaisir de sa fille de trois ans, parce qu'elle lui apporte cette constance, ce temps plus doux, étendu, de la routine. On dit souvent que la routine tue les couples. On oublie de dire que le manque de routine aussi. Nous avons physiquement et psychiquement besoin de plages de récupération, de périodes dans une journée qui ne sont pas intenses, ni spécialement significatives. Du temps ordinaire. Ça marche tout seul, ça coule de source, dit-on. Un peu de vide, d'abandon aux habitudes, de pilote automatique pour reposer le pilote. Il dit alors voir ses idées suicidaires autrement. Car si le pilote a parfois envie d'un *crash* final, ce n'est pas réellement parce qu'il désire en finir avec la vie, mais parce qu'il doit en finir avec le rythme infernal de cette vie trop chargée de stress, de pression, de performance. En dehors du système émotionnel binaire qui alterne entre *the sky is the limit* et les *crash*, il existe une troisième voie, bien terrestre, bien banale, qui consiste à sentir le temps ralentir, le cœur cesser de s'affoler, comme les grains de sable tombent tranquillement, constamment, dans le sablier. Il s'agit étrangement d'accueillir la mort lente, constante, dans la vie, au lieu d'essayer de provoquer une mort subite, spectaculaire. Pour y parvenir, Icare doit peut-être renoncer à monter chaque fois vers le soleil, se contenter de faire aussi tous les jours un peu de parapente plus pépère, moins vertical. Puisque la vie est à la fois une chute abyssale et un long fleuve tranquille.

Les paysans dans le tableau *La sieste* de Jean-François Millet sont tombés ensemble. En pause. En *break*. En plein délire capitaliste de l'exploitation maximale des « ressources humaines » – quelle expression terrible et terrifiante! –, les paysans du virtuel que nous sommes devenus cherchent dans leur vie une ombre pour faire la sieste sur leurs claviers. La fin de l'esclavage des Africains déportés dans les champs du Nouveau Monde s'est recyclée hypocritement dans l'exploitation légale de tous, mais encore au profit de quelques-uns. La globalisation nous fait même accepter tranquillement le sort des travailleurs agricoles d'Amérique latine qui font la cueillette dans les champs du Québec. On améliore sans cesse leur condition, paraît-il... On les valorise même, en répétant à quel point ils sont compétents, plus efficaces que les gens d'ici. Mais on ne prend jamais quelques minutes, étendus sur la paille, pour se demander si tout cela n'est pas globalement d'une absurdité triomphante. L'argent mène le monde, et ensuite nous nous efforçons de le justifier, de trouver des manières d'oublier la violence de ces migrations forcées, puis transformées en choses moralement valorisées: la beauté du mouvement et du métissage. Pendant la pandémie, les fermiers ont dû isoler les groupes de cueilleurs étrangers performants de la main-d'œuvre locale adolescente et fainéante, pour ne pas qu'ils soient contaminés – par la Covid-19 et par leur esprit *chill out* de vapotteurs. Oui, vraiment, *the time is out of joint*.

Pendant la séance, elle réalise que tout son système de valeurs est une réaction à l'attitude individualiste, égoïste, chiche de son père qui ne partageait rien. Elle, au contraire, partage tout. Son appartement à Montréal est la centrale de la ruelle, la plaque tournante des enfants du coin, au grand plaisir des parents trop contents de profiter d'une mère qui a la générosité d'une sainte. Les enfants saliront son plancher, ils voleront son temps, pendant que nous pourrions faire du télétravail tranquille. Elle aimerait aussi s'occuper de sa mère vieillissante, fonder un groupe de mères au foyer. Sous un regard uniquement moral et social, on ne peut qu'applaudir cette citoyenne engagée, modèle. Mais dans le bureau du psy, les valeurs sociales doivent également passer le test de la vie psychique. Or, elle ne se sentait plus bien du tout dans cette vie de partage à tout prix, au prix de sa santé physique et mentale; elle ne ressentait plus que l'envie de s'enfuir à la campagne, elle ne se reconnaissait plus, elle avait honte d'elle-même. Que lui arrivait-il? Elle, une lâcheuse, une égoïste, une sale capitaliste comme son père? Nous parlons des extrêmes, du miroir entre le capitalisme extrême et le communisme

extrême, du souvenir de la lecture d'*Animal Farm* de Orwell, de la fille qui veut être le contraire absolu de son père. La maturité, l'âge adulte, n'est-ce pas plutôt de ne plus faire sa vie en réaction au modèle familial? N'est-il pas temps d'inventer son propre modèle? Un savant mélange de partage et de liberté singulière, de chambre à soi. Un équilibre entre le bien commun et la propriété. Nous ne vivons pas encore dans ce monde. Mais nous pouvons, chacun dans nos vies, devancer la société, lui défricher la voie, en incarner ces dosages plus justes, ces belles contradictions, indépassables, nécessaires. Nous pouvons habiter des maisons qui savent autant ouvrir la porte à tous que la refermer le temps venu de l'intimité. L'avant-garde n'est plus seulement littéraire, philosophique, politique ou artistique, elle est aussi une éthique de la vie quotidienne, la manière de vivre sa vie, une sagesse au singulier.

Avec elle, j'ai de la difficulté à mettre un terme aux séances. Ce qui n'est rien pour m'aider, elle vient à la dernière séance avant mon heure de dîner. J'arrive à trouver la force de mettre fin aux séances en pensant au patient suivant, à ma responsabilité d'être disponible pour le suivant. Mais empiéter sur mon temps de lunch ne parvient pas toujours à me convaincre de la nécessité de couper court à une détresse si palpable. Cela ne survient pas à chaque semaine, mais de temps à temps, je la revois, la petite fille seule au monde qui est tombée au fond d'un puits. J'entends son cri : Il y a quelqu'un? *Is there anybody out there?* (Pink Floyd) Il est rare que j'aie accès à une émotion infantile aussi pure, de l'enfant qui a des parents mais qui ne les sent pas là. C'est comme vivre avec des comédiens qui seraient payés pour jouer ses parents. Elle n'est pas dupe, elle est seule. Et je ne suis pas dupe, je la vois, je l'entends, seule. Même si elle a beaucoup d'amis dans sa vie adulte. C'est un sentiment que je connais, que j'ai rencontré tout de même fréquemment dans ma pratique, mais cette fois-ci, ça me fend le cœur dès que je la vois réapparaître dans ses yeux, dans sa voix, la petite. Je sais qu'elle est là, avec nous, en séance lorsque je me sens incapable de la laisser partir. Pour l'instant, je suis incapable de faire autre chose que de la garder un peu plus longtemps lors de ces séances. Je sais bien qu'il faudra éventuellement mettre tout cela en mots plutôt que de m'en tenir aux gestes, mais j'ai l'intime conviction que ce serait trop rapide, trop brutal. Ce serait comme expliquer à un enfant de deux ans pourquoi il sera seul toute la journée à la maison... Cela ne se fait pas. Pas encore, je n'ai pas encore trouvé quoi faire avec cela. Pour l'heure, je m'étonne de la pureté et de la puissance de ce qui l'habite, comme une sorte de rayonnement sorti tout droit du fin

fond de l'enfance, de toutes les enfances. On se dépêche souvent beaucoup trop pour sortir des transferts, des forces inconscientes en jeu. Je me laisse prendre dans ses filets aussi longtemps qu'il le faut pour comprendre ce qui est en jeu, ce qui passe du jadis à ici et maintenant, entre nous. Je suis dans cet état étrange d'entre-deux, soumis à des forces qui m'échappent, jusqu'à ce que je trouve le moyen de nous sortir tous les deux de là, mais en ayant pris soin de connaître suffisamment ce que nous voulait ce revenant. *Che voi?* (Lacan) *So what you what you watcha want?* (Beastie Boys)

Le temps passe, il est fleuve, mais nous avons besoin qu'il laisse derrière lui quelques traces de son passage. Nous sommes mortels, il faut l'assumer, mais nous sommes du même coup incapables de nous passer de la mémoire, de l'inscription, de la promesse d'une transmission, d'une durée, d'un avenir, ainsi que du fantasme de pouvoir revenir en arrière, à la maison, en suivant les pierres du petit Poucet. Les losanges noirs qui entament les fragments que j'écris sont comme de vieux outils préhistoriques, clin d'œil à la mise en page de *L'écriture du désastre*, de Maurice Blanchot. Peut-être le livre qui fut le plus important pour moi, que j'ai lu pour la première fois à l'âge déterminant de 24 ans, l'année où je suis réellement devenu un intellectuel, fils d'intellectuels, l'année où le legs m'a rattrapé, l'année où je l'ai assumé pour de bon. Je fumais et je lisais comme un malade (tout Nietzsche, tout Freud, tout Lacan, tout Blanchot, tout Derrida) dans cet appartement du Mile End, sur la rue Clark, partagé avec l'ami Fradette, endroit volontairement négligé à tous points de vue pour laisser de l'espace à nos personnalités naissantes. J'avais remplacé Ricard, l'ancien colocataire, et lui m'avait remplacé auprès de celle qui avait été ma blonde pendant quelques mois. Il y a des vies qui se croisent étrangement, sans se rencontrer. Je me rappellerai toujours de ce lieu comme celui où je suis né en tant qu'adulte. Ce souvenir est étroitement associé à celui de la lecture de *L'entretien infini*, de *L'attente l'oubli*, de *La part du feu*, du *Livre à venir*, du *Pas au-delà*, mais surtout de *L'écriture du désastre*, qui réunissait littérature, philosophie et psychanalyse d'une manière inédite. Avec le recul, je me demande si son effet sur moi ne venait pas de la possibilité, qu'il m'ouvrait, de condenser à la fois ma mère (qui avait rédigé son mémoire de maîtrise sur Blanchot), mon père et moi-même dans le même style, le même souffle. J'avais également compris cette année-là que je ne me laisserais pas avaler par les livres, que j'avais besoin, comme ma sœur, de choisir l'école de la vie, ce rivage où s'échouent tous les livres comme le mouvement beau, tragique, infatigable des vagues. J'ai commencé à voir mes premiers patients

et ma pratique de psychanalyste s'est alors imposée comme un contrepoids essentiel à ma pratique intellectuelle, empêchant la grenouille pensante que j'étais de se croire autre chose qu'un croassement, avec style. J'étais alors prêt à rencontrer la femme de ma vie, libéré de la fausse auréole de ma vie. De complexe, Œdipe est alors devenu mon ami aveugle avec qui j'allais me promener en dehors des murs de la cité. On a bien rigolé tous les deux. Quelques années plus tard, j'ai eu des enfants, je l'ai perdu de vue. Je ne le retrouverai pas, il n'est pas sur les réseaux sociaux. Et c'est très bien ainsi. Je n'ai pas besoin de lui pour me souvenir de ma réelle année de naissance, 1998.

Chez Derrida : l'idée d'un messianisme sans messianisme, c'est-à-dire une promesse : il viendra, il arrivera. Qui ? Le messie ? Quoi, l'éternel retour du même ? Ce serait plutôt la promesse de la venue de quelque chose qui n'est jamais le même, ni religieux ni politique, mais ce dont le religieux et le politique ne cessent jamais de parler, de prier la venue, la résurrection ou la révolution. Cela s'appelle le réel. Ben oui, le réel.

Breaking news! Ce dont tentent de rendre compte les nouvelles, ce ne peut être que les vagues de réel qui se fracassent sur les parois de notre entendement, affolé, surpris chaque fois comme un amnésique par le retour de ce qui arrive sans crier gare, sans que l'on ait pu le préparer, le prévoir. Le savoir humain est tout entier bâti pour reconnaître, mais connaître exige un gai savoir, cette dé-prise du savoir, qui permet dans l'extase de s'ouvrir à la sur-prise chaque fois unique qu'est le monde intérieur et extérieur. Le savoir restreint illumine, il sait reconnaître, identifier, encercler, répéter, bien assis sur sa chaise, sur sa chaire, tandis que l'expérience extatique tombe en bas de sa chaise, de sa tour phallique, elle chute en pleine noirceur, en état d'attente, d'écoute aveugle de l'inconnu, de l'imprévisible, du surprenant, de ce qui arrive de manière unique, sans pouvoir être répété. Elle tombe des nues, *ptoma*. Voilà ce que propose, avec un accent étrange, une certaine *French theory* à la raison occidentale encore complètement traumatisée par cet événement imprévu dans l'histoire de la pensée. On ne finit plus de tenter d'enterrer cette mauvaise surprise de la déconstruction, comme si elle avait brisé nos belles Lumières, alors que ses *breaking news* ne font que révéler à l'entendement humain ce qu'il ne sait entendre qu'à la frontière de lui-même, à son extrême limite – le cri.

J'ai trouvé des mots pour le dire : l'analyste est un parachute. L'analyse permet à quelqu'un qui tombe de haut de vivre un «tomber ensemble» par l'expérience du transfert (parfois amoureux, mais qui mène toujours éventuellement à la nécessité du tuer sa ou son psy, de le laisser choir sur scène comme à la fin des tragédies). Gonflé pendant la descente, l'analyste-parachute ne sera plus qu'un drap déserté, une fois que l'analysant (e) aura les deux pieds sur terre. L'analyste est disciple de Mary Poppins, qui ouvre aux âmes en chute libre son parapluie volant lorsque tombe la pluie, le marasme, le malheur. Mais lorsque que le ciel se dégage, on le laisse repartir comme un vagabond ou un fantôme.

-

Nicolas Lévesque est psychanalyste et écrivain. Dans le passé, il a été éditeur et directeur général au Groupe Nota bene, ainsi que membre des comités de rédaction des revues *Spirale* et *Contre-jour*.
